

LE BON SOUVENIR

Je n'oublierai jamais ton premier mot d'amour,
Quoiqu'il m'en ait coûté d'en avoir fait ma bible.
Aux regrets, aux remords, je saurai rester sourd.
Je ne penserai pas à ce qui fut terrible,
Mais à ce qui fut doux, n'aurait-ce été qu'un jour.

Je n'oublierai jamais ta caresse première.
Ni le mal enduré, ni le temps, ni l'oubli
N'en terniront la pure et lointaine lumière.
Au livre de mon sort, j'ai fait un large pli
Pour y mettre le cœur de ma rose trémière.

Je n'oublierai jamais notre premier printemps,
Lorsque le ciel, le bois, le soleil qui se couche,
Tout me parut plus beau dans tes yeux éclatants
Lorsque je buvais l'air au sortir de ta bouche.
Je n'oublierai jamais, quand je vivrais cent ans.

Les oiseaux se grisaient au suc d'or des corolles ;
Mille chansons dansaient avec mille couleurs.

Car, rien que pour avoir écouté nos paroles,
Les oiseaux étaient fous, folles étaient les fleurs.
Nos paroles, hélas ! étaient encor plus folles.

Nous étions à cette heure absurde qu'on bénit,
Où l'on croit que tout passe et que l'amour demeure,
Où l'on arrange son avenir comme un nid.
Pauvres, pauvres enfants, nous étions à cette heure
Où l'on commence avec ce mot : Rien ne finit.

Mais non ! je ne veux pas réveiller ma rancune,
O ma maîtresse, ô ma bien aimée, ô ma sœur !
Des souffrances d'antan je n'en irrite aucune.
Je veux me rappeler seulement la douceur
De tes baisers pareils à des baisers de lune.

Je veux me rappeler aussi ton corps divin,
Ton corps que mes désirs avaient pris pour leur crèche,
Le parfum de ta peau plus capiteux qu'un vin,
Les effluves troublants de ta gorge si fraîche,
Et notre lit fougueux creusé comme un ravin.

Je veux me rappeler. Je veux souvent descendre
Au plus profond de mon souvenir adoré.
Et quand je serai vieux, laid, froid, tel qu'un Cassandre.
Au feu de mon avril je me réchaufferai,
Car je saurai toujours le trouver sous la cendre.

Quand l'hiver et la mort viendront dans ma maison,
Je me rappellerai notre saison première,
Je n'aurai qu'à souffler sur le dernier tison
Pour emplir ma pensée et mon cœur de lumière,
Et pour mourir en paix dans un clair horizon.

(*Les Caresses.*)

Fasquelle, édit

JEAN RICHEPIN.

Sa prétention à une descendance touranienne, son superbe aspect d'athlète, ses costumes sardanapalesques, sa *Chanson des Gueux* poursuivie et condamnée, ses aventures avec M^{me} Sarah-Bernhardt, sa verve et sa fougue, toutes ces choses ont composé à M. JEAN RICHEPIN, normalien, dernier des romantiques et académicien, une légende un peu trop bruyante mais généreuse. Ses goûts réalistes sont peut-être plus extériorisés dans son poème *Le Goinfre d'amour*, mais celui-ci, moins volontairement matérialiste, exprime beaucoup plus justement son sentimentalisme sensuel.

ANTINOÛS

Les flots glacés du Nil ont gardé ta mémoire
Ephèbe, et sous ton front ombragé de lotus
Ton corps, pétri de fange et d'immortelle gloire,
Fait rêver dans la nuit tes frères inconnus.

Rome a durant vingt ans adoré tes pieds nus,
Les larmes des Césars en ont poli l'ivoire
Et, debout sur leur seuil des siècles méconnus,
Tu souris à travers les mépris de l'histoire.

Tes beaux pieds transparents, surchargés d'anneaux d'or,
Qu'Adrien tout en pleurs entre ses mains avares
Déjà raidis et froids, serrait, baisait encor,

Triomphent de nouveau sous des étoffes rares
Et font revivre, hélas ! mille ans après la mort,
L'ère auguste des dieux et des amours bizarres.

(*L'Ombre Ardente.*)

Fasquelle, édit.

JEAN LORRAIN.

La notion socratique de l'amour, devenue vice somptueux et hiératisé sous Hadrien ou Héliogabale et depuis vice crapuleux ou morbide, est ici discrètement évoquée. Par ailleurs, JEAN LORRAIN sut délicieusement chanter la femme,

SOIR D'ITALIE

Par un soir d'Avril, à Pise la Morte,
Le ciel bleu baignant les temples rêveurs,
Parmi les foins coupés lourds de tiges de fleurs,
Sous les chauds parfums que la brise emporte,
Comme un vol de désirs inconscients et doux
Tourbillonnaient les lucioles.

Et je pleurais, assis dans l'herbe, à ses genoux,
Et la nuit buvait nos paroles :

« *Addio, amico mio!* — Adieu, ma chère amour!
Le monde nous reprend dans ses raisons cruelles.
Un jour aura suffi pour nous connaître, un jour
Pour égarer sans fin nos âmes éternelles.

— Pourquoi s'aimer tant et déjà se fuir?

Qu'est-ce qu'un bonheur condamné d'avance?... »

Nous regardions la nuit sereine approfondir
Les quatre monuments qu'emplissait le silence,
Groupés en même lieu (symbole de ton sort,
Pauvre amour, pauvre humaine histoire) :
Le Temple du Baptême et la Maison de gloire,
Et la Tour qui chancelle, et le Champ de la mort...

(*Le Livre de Mélancolie.*)

PAUL MARIÉTON.

Lemerre, édit.

M. PAUL MARIÉTON, connu des lettrés et de la société par le zèle et par la haute intelligence qu'il a apportés dans les diverses manifestations du Félibrige, connu enfin pour sa fon-

dation des « Chorégies » annuelles du Théâtre antique d'Orange, est avant tout un poète d'âme délicate et nuancée, de forme impeccable.

Sa poésie, malgré une psychologie d'un modernisme subtil, rejoint à travers les siècles la poésie platonicienne des Lyonnais du xvi^e siècle, d'Olivier de Magny, de Pontus de Thyard, de Joachim du Bellay. Toute consacrée à l'amour, mais à une conception de l'amour où l'idée pure de la beauté l'emporte sur le sensualisme, cette poésie exprime avec une rare distinction expressive, avec des rythmes d'une très souple variété les plus complexes nuances du sentiment.

Le petit poème que nous donnons ci-dessus est, par ses cadences enveloppantes, par la largeur progressive de l'inspiration, puis par la décroissante mélancolie, une admirable évocation d'une belle scène d'amour, trop sincèrement émouvante pour n'avoir pas été vécue...

On trouve, néanmoins, dans le dernier recueil de M. Paul Mariéton, *Les Epigrammes* (1), ces deux tercets désabusés et sarcastiques :

*Cherche à leur ressembler, si tu veux plaire aux femmes ;
Fais-toi vain, pour offrir à ces mobiles âmes
Le plus constant miroir de leur futilité.*

*Mais si c'est de l'amour que tu veux tirer d'elles,
Sache qu'un maître seul rend les femmes fidèles...
Rien ne réduit un cœur comme la dureté.*

(1) *Mercur de France*, édit.

ÉLÉGIE

Quand la nuit verse sa tristesse au firmament,
Et que, pâle au balcon, de ton calme visage
Le signe essentiel hors du temps se dégage,
Ce qui t'adore en moi s'émeut profondément.

C'est l'heure de pensée où s'allument les lampes.
La ville, où peu à peu toute rumeur s'éteint,
Déserte, se recule en un vague lointain,
Et prend cette douceur des anciennes estampes.

Graves, nous nous taisons. Un mot tombe parfois,
Fragile pont où l'âme à l'âme communique.
Le ciel se décolore; et c'est un charme unique
Cette fuite du temps, il semble, entre nos doigts.

Je resterais ainsi des heures, des années,
Sans épuiser jamais la douceur de sentir
Ta tête aux lourds cheveux sur moi s'appesantir,
Comme morte parmi les lumières fanées.

C'est le lac endormi de l'heure à l'unisson,
La halte au bord du puits, le repos dans les roses;
Et par de longs fils d'or nos cœurs liés aux choses
Sous l'invisible archet vibrent d'un long frisson.

Oh! garder à jamais l'heure élue entre toutes,
Pour que son souvenir, comme un parfum séché,
Quand nous serons plus tard las d'avoir trop marché,
Console notre cœur, seul, le soir, sur les routes.

Voici que les jardins de la Nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues.
Vois, le dernier rayon agonise à tes bagues.
Ma sœur, entends-tu pas quelque chose mourir!...

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau
[pure,
Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs;
Et que mon âme, où vit le goût secret des pleurs,
Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.

C'est la Pitié qui pose ainsi son doigt sur nous;
Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent,
Il semble qu'à mon cœur enivré le racontent
Tes yeux levés au ciel si tristes et si doux.

(*Au Jardin de l'Infante.*)

ALBERT SAMAIN.

Mercur de France, édit.

ALBERT SAMAIN, qui mena une vie si discrète et toute consacrée à la poésie, était né à Lille en 1858. Nature malade, il mourut prématurément le 18 août 1900. Il a trouvé, dans son âme toujours angoissée, quelques-uns des plus fluides, des plus pénétrants hymnes de notre poésie, sans toutefois marquer aucune originalité saillante dans la forme. Son drame, *Poly-*

phème, qui est au répertoire de la Comédie-Française, est un long cri de détresse amoureuse. Sa poésie est d'ordinaire plus estompée. Nul ne l'a mieux caractérisée que M. Léon Bocquet dans son « Albert Samain » (*Mercur de France*, édit.) : « Tout ce qui se devine, se suggère, mais s'exprime à peine : les ardeurs vagues, les défaillances, les horizons brumeux de nos rêves, les divins crépuscules du cœur, l'obscur émotion de la solitude, l'inquiétude des heures méditatives, tout ce que nous sentons, à certaines minutes supérieures, affluer des âmes vers notre humanité, Samain a su le rendre perceptible et insinuer en nous de l'inconnu et du mystère qui y dormaient..... « Il y a des âmes femmes » a observé un jour Albert Samain. Il portait en lui une de ces âmes-là, frêle, délicate et faible, calme, mystique et impressionnable... Et c'est elle qui unit, à la grâce de ses qualités, les aimables défauts du caractère féminin, la peur et comme le recul en face de l'action, l'irrésolution devant la vie, un parti pris de fatalisme, de passivité et d'abandon qui se marque en ses vers. »

N'est-elle pas d'Albert Samain cette strophe :

*Pourquoi nos soirs d'amour n'ont-ils toute douceur,
Que si l'âme trop pleine en lourds sanglots s'y brise?
La Tristesse nous hante avec sa robe grise,
Et vit à nos côtés comme une grande sœur.*

Et aussi ces vers où l'âme frissonne d'une sorte de *mal'aria* morale :

*Là-bas la lune écoute, accoudée au coteau,
Le silence qu'exhale en glissant le bateau...
Trois grands lys frais coupés meurent sur mon manteau.*

*Vers tes lèvres, ô Nuit voluptueuse et pâle,
Est-ce leur âme, est-ce mon âme qui s'exhale?...
Cheveux des nuits d'argent peignés aux longs roseaux...*

*Comme la lune sur les eaux,
Comme la rame sur les flots,
Mon âme s'effeuille en sanglots!*

ODELETTE

Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

Ceux qui passent l'ont entendu
Au fond du soir, en leurs pensées
Dans le silence et dans le vent,
Clair ou perdu,
Proche ou lointain...
Ceux qui passent en leurs pensées
En écoutant, au fond d'eux-mêmes,
L'entendront encore et l'entendent
Toujours qui chante.

Il m'a suffi
De ce petit roseau cueilli
A la fontaine où vint l'Amour
Mirer un jour,

Sa face grave
Et qui pleurait,
Pour faire pleurer ceux qui passent
Et trembler l'herbe et frémir l'eau ;
Et j'ai du souffle d'un roseau,
Fait chanter toute la forêt.

(*Les Jeux rustiques et divins.*) HENRI DE RÉGNIER.
Mercur de France, édit.

Dans maints autres poèmes plus longs, plus solennels et plus complexes en leur symbolisme systématique, HENRI DE RÉGNIER a célébré l'amour. Mais nulle part il n'a révélé une aussi vive sincérité, un charme aussi bucolique et profond que dans cette odelette et aussi dans celle qui la suit.

A cette pensée émue, à peine dévoilée, se joint aussi l'originalité d'un rythme varié qui est ce que le « vers libre » a donné de plus parfait, du moins dans l'expression de l'amour, — car l'amour étant un sentiment qui unifie l'âme, égalise par absorption la sensibilité, il impose, d'ordinaire, de ce fait, des rythmes réguliers.

ODELETTE

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je me penche
Sur elle ; si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchote entre les branches ;
Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau
Qui passe et chante
Avec le vent ;
Si j'ai parlé,
C'est à l'écho.

Si j'ai aimé de grand amour,
Triste ou joyeux,
Ce sont tes yeux ;
Si j'ai aimé de grand amour,
Ce fut ta bouche grave et douce,
Ce fut ta bouche ;
Si j'ai aimé de grand amour,
Ce furent ta chair et tes mains fraîches,
Et c'est ton ombre que je cherche.

(*Les Jeux rustiques et divins.*)
Mercur de France, édit.

HENRI DE RÉGNIER.

SONNET

Je suis très loin de vous, très loin, ma chère Aimée,
Comme la vie est dure, aux pauvres amoureux!...
Trouvez-vous pas qu'ensemble on était bien heureux?
Ah! La chambre bien close, et tiède et parfumée!

Écrivez-moi souvent. Dites-moi s'il fait beau,
Si vous m'aimez toujours, si nul ne me dérobe
Votre cœur?... ConteZ-moi votre nouvelle robe
Et si vous avez mis votre joli chapeau.

C'est affreux de songer le soir, petite amie,
Que loin, si loin de moi, vous êtes endormie,
Et je pense aux frisons serrés de votre cou,

A votre bouche, à vos yeux clairs, à votre rire...
Adieu, mon cher trésor. Je voulais vous écrire
Ceci, tout simplement : Je vous aime beaucoup.

(*Les Musardises.*)

EDMOND ROSTAND.

L'auteur de *Cyrano de Bergerac*, qui bénéficie d'une célébrité extrêmement théâtrale, a mis dans ses poésies d'amour un charme simplet, une grâce mondaine et jolie qui savent plaire à tous et exprimer aimablement les amours légers.

AMOURS ROUGES

Et qu'importent les mots méchants et les parlotes
S'ils ont la volupté de se sentir à deux?
Que lui font l'œil mauvais et les cris des bigotes,
Quand, au soir descendant, au long du chemin creux,
Il la sent s'allumer de charnelles tendresses,
Qu'il l'étreint contre lui, regarde longuement
Son cou large, où sont faits des coins pour les caresses,
Ses yeux d'où sort l'ardeur de son embrasement;
Qu'elle vibre et s'affole et s'offre tout entière,
Que la rage d'aimer l'enflamme, qu'elle veut,
Tant le sang de son cœur lui brûle chaque artère,
Tant hurlent ses désirs et ses instincts en feu,
Ne faire de son corps qu'une table dressée,
Où son gars mangerait et boirait jusqu'au jour,
La bouche gloutonnante et la manche troussée,
Tout un festin de chair, de jeunesse et d'amour!
Et pendant qu'il la chauffe, ils vont par les saulaies,
Par les sentiers moussus, faits pour s'en aller deux,

Ils vont toujours, tirant les feuilles hors des haies,
Les mordant avec fièvre et les jetant loin d'eux.
Il confie en riant ce qui troublait sa tête,
Avant qu'il n'eût espoir certain de l'épouser,
Il se rappelle encor — tout comme elle — la fête
Où de force il plaqua ses lèvres d'un baiser.
Mais c'est elle, à présent, qui s'en poisse la bouche,
Qui s'en soûle et s'en gave aux godaillles d'amour,
Au grand air, sous l'éclat du soleil qui se couche
Et dans le rouge adieu de la nature au jour.
Et d'un commun accord, sans pourtant se rien dire,
Au coude d'un chemin menant droit au fouillis,
Le cœur battant son plein, le visage en sourire,
Ils cherchent où s'asseoir dans l'épais des taillis.
Et près d'un blond carré d'orge, dans la verdure
Fraîche et vibrante encore et gazouilleuse au vent,
Ils dénichent, comme au hasard, une encoignure,
Faitte d'un bois derrière et de buissons devant,
Un coin calme, où bruit seule parmi l'épeautre,
La respiration onduleuse des blés.
Se regardant toujours et s'attirant l'un l'autre,
Ils se sont abattus, haletants et troublés.
Et c'est alors un cri des sens, une fringale,
Un assouvissement de désirs et d'instincts,
Un combat chair à chair de gouge avec son mâle,
Des étreintes de corps à se briser les reins,
Des vautrements si fous que l'herbe en est broyée
Comme après un assaut de vents et de grêlons,

Les buissons cassés net et la terre rayée
D'un grattage lascif de pieds et de talons.
Elle sert de sa chair autant qu'il en demande,
Sans crier, se débattre ou simuler des peurs,
Ne craignant même plus que le village entende
L'explosion d'amour, qui saute de leurs cœurs.
Ils songent aux fureurs échauffantes des bêtes,
Aux printemps allumant l'ardeur dans les troupeaux,
Aux chevaux hennissants, aux vaches toujours prêtes
A se courber au joug amoureux des taureaux.
Et lui, — roi de ce corps pâmé, lui maître d'elle,
Le choisi, parmi tous, pour mener le déduit,
La voyant dans ses bras frissonner comme une aile,
Sent son orgueil de gars puissant monter en lui.
Ses assauts enfiévrés comme un choc de rafales
Traversant la fureur de leurs accouplements,
Ses spasmes ont des cris plus profonds que des râles,
Son rut bondit sur elle avec des jappements,
Il voudrait l'accabler dans une ardeur plénière,
Et lui broyer les sens sous des poids de torpeur,
Et ce débordement de lutte dernière
Devient rage à tel point que leur amour fait peur.

Après l'ébruitement du scandale au village,
Après de longs refus brutaux, un temps viendra,
Où les parents vaincus voudront le mariage ;
Et l'amant d'aujourd'hui, son gars aimé, sera

Le même qu'on verra venir, le jour des noces,
Lui donner l'anneau d'or et conduire à l'autel,
Orné de cierges neufs et de roses précoces,
Ses vingt ans agités du frisson maternel.

(*Les Flamandes.*)

EMILE VERHAEREN.

Mercur de France, édit.

EMILE VERHAEREN, dans ses derniers recueils, *Les Heures claires*, *Heures d'après-midi*, a chanté l'amour avec une discrétion et une douceur tout à fait absentes ici. Mais ne fallait-il pas représenter dans notre investigation l'aspect exclusivement physique, l'aspect bestial et démotique de l'amour. Verhaeren, qui, l'un des premiers, a introduit dans la poésie les formes contemporaines de la vie, les industries, les « villes tentaculaires », les vices, les joies et les misères sociales, convenait tout particulièrement à un tel hymne.

« Loin de célébrer les douceurs de l'existence champêtre, a dit de lui M. Albert de Bersaucourt, loin de nous exalter la ferveur des aubes et la mélancolie des crépuscules, ou la poésie des vieilles chaumières et le charme des anciennes coutumes, il nous montre les paysans brutaux et grossiers, asservis à une ingrate besogne, courbés sur la terre et se délassant de leurs travaux aux fêtes et aux kermesses, en de basses orgies, en des ripailles sans fin, en des beuveries à rouler sous la table... »

HYMNE ANTIQUE

*Hominum Divumque voluptas,
Alma Venus!*

Aphrodité, Déesse immortelle, aux beaux rires,
Qui te plais aux chansons lugubres des ramiers,
Les cœurs mortels par toi vibrent comme des lyres,
Et le Printemps gonfle de sève les pommiers.

Salut, Génératrice auguste de la vie,
Qui courbes à ton joug les monstres furieux,
Qui fait voler la lèvre à la lèvre ravie,
Cypris! ô volupté des hommes et des dieux!

C'est par toi que, le soir, à l'ombre des allées,
Imbus d'ivresse et de langueur appesantis,
Les éphèbes, sous les ramures emperlées,
Chantent l'hymne vermeil de leurs oarystis :

Car l'univers flétri par la haine et les fièvres
Et qui souffre, oublieux de l'Olympe vermeil,
Depuis dix-huit cents ans, vers toi seul tend ses lèvres,
Comme vers un ruisseau consolant, ô Sommeil!

Pour moi, chanteur épris des extases sans trêve,
Qui m'enivre des bois, du grand ciel et des eaux,
Fais fleurir sur mon front l'irréprochable rêve,
Fais chanter en mon cœur d'invisibles oiseaux.

Effeuille autour de moi les plantes funéraires
Aux jardins de la Nuit éclore sous tes pas,
Les pavots endormeurs, les noires cinéraires,
D'où tombe comme un vin la douceur du trépas.

Afin que, dans l'azur où les heures d'ébène
Des astres fugitifs rallument le flambeau,
Mon âme, dépouillant toute douleur humaine,
Monte se rajeunir aux sources du vrai Beau.

Et je t'adorerai suivant le rit antique,
Jusqu'à l'heure indécise où, du ciel emperlé,
L'alouette dira son matinal cantique
Au soleil radieux du jour renouvelé.

C'est pour toi qu'effeuillant la pourpre renaissante,
La rose dit au vent son désir embaumé
Et que la vierge apporte, heureuse et rougissante,
Sa couronne et son cœur aux bras du bien-aimé.

Et c'est toi qui, rythmant les divines étoiles,
Fais tressaillir d'amour le cœur de l'Univers,
Afin que l'harmonie en qui tu te dévoiles
Apprenne aux hommes purs à composer des vers.

Je t'implore, Déesse immense et vénérable,
Soit que, glorifiant les soleils rajeunis,
Sous les myrtes en fleurs et les bosquets d'érable
Tu couvres de baisers les songes d'Adonis;

Soit que le dur Arès t'enchaîne à sa victoire,
Ou que, domptant les flots, ô Mère des Amours,
La très sainte Lesbos murmure ton histoire :
Mon encens à tes pieds s'exhalera toujours.

Garde-moi de l'ennui, de la vieillesse immonde
Et, poète vêtu d'orgueilleuse splendeur,
O Reine qui formas et gouvernes le Monde,
Avant tout, garde-moi de l'infâme laideur!

Fais que je tombe dans ma force et ma jeunesse,
Que mon dernier soupir ait un puissant écho,
Et, pour qu'un jour mon âme en plein soleil renaisse,
Que je meure d'amour comme Ovide ou Sappho.

(*Poèmes élégiaques.*)

Mercur de France, édit.

LAURENT TAILHADE.

LAURENT TAILHADE est plus connu du grand public comme polémiste aux opinions variées souvent condamnées, comme victime inattendue de la bombe du restaurant Foyot (4 avril 1894) que comme poète. Ses poèmes cependant lui assureront une belle place dans la poésie française. S'il a restauré, avec plus de verve, de pittoresque, de passion que Banville même, la difficile ballade, il a parallèlement écrit dans un tour parnassien, animé d'un vocabulaire enrichi d'archaïsmes, des poèmes qui témoignent d'un lyrisme humanistique et large. Celui-ci qui célèbre la déesse de l'Amour, la mère du Désir, animateur des mondes, est entre les plus beaux.

L'APOGÉE

A l'héroïne d'un roman futur.

Psyché, ma sœur, écoute immobile et frissonne...
Le bonheur vient, nous touche et nous parle à genoux.
Pressons nos mains. Sois grave. Écoute encor... Personne
N'est plus heureux ce soir, n'est plus divin que nous.

Une immense tendresse attire à travers l'ombre
Nos yeux presque fermés. Que reste-t-il encor
Du baiser qui s'apaise et du soupir qui sombre ?
La vie a retourné notre sablier d'or.

C'est notre heure éternelle, éternellement grande,
L'heure qui va survivre à l'éphémère amour
Comme un voile embaumé de rose et de lavande
Conserve après cent ans la jeunesse d'un jour.

Plus tard, ô ma beauté, quand des nuits étrangères
Auront passé sur vous qui ne m'attendrez plus,
Quand d'autres, s'il se peut, amie aux mains légères,
Jaloux de mon prénom, toucheront vos pieds nus,

Rappelez-vous qu'un soir nous vécûmes ensemble
L'heure unique où les dieux accordent, un instant,
A la tête qui penche, à l'épaule qui tremble,
L'esprit pur de la vie en fuite avec le temps.

Rappelez-vous qu'un soir, couchés sur notre couche,
En caressant nos doigts frémissants de s'unir,
Nous avons échangé de la bouche à la bouche
La perle impérissable où dort le Souvenir.

PIERRE LOUÏS.

Prosateur ou poète, M. PIERRE LOUÏS a peu produit, mais il n'a presque produit que des chefs-d'œuvre. Tout le monde a lu son *Aphrodite* et les lettrés savent que *la Femme et le Pantin*, tout comme les *Chansons de Bilitis* lui sont encore supérieurs.

La pièce que nous donnons ici est une de ces merveilles qui durent autant qu'une langue, et qui, même, aident à la maintenir vivante par delà la mort. Par la pensée, par l'expression, par la langue, par le rythme, ce poème est parfait. Pas un mot qui n'y soit indispensable, profond, évocateur. Pas une cadence qui ne révèle harmonieusement l'idée ou le fait et ne les exalte.

Tout l'amour, enfin, depuis le sensualisme jusqu'à la volupté qui est l'art sensuel, depuis le geste le plus tendre jusqu'au coup d'aile dans l'absolu spirituel, tout l'amour est enfermé dans ces stances comme l'Orient dans un parfum.

ÉCRIT DANS LA TRISTESSE

La tempête tonne. Qu'importe
Son vacarme à ce moribond
Qui, sans pitié, laisse à sa porte
Frapper les poings du vagabond ?

J'écoute, le front dans mes paumes
Et les coudes sur mes genoux,
Le chuchotement des fantômes
Qui vont rôdant autour des fous.

Femme, ne reviens pas épandre
Ta chevelure sur mon seuil,
Ni lancer au seuil de la cendre
En murmurant des chants de deuil.

Ta voix, je l'ai bien oubliée,
Comme la couleur de tes yeux.
Après t'avoir tant suppliée
Je t'abandonne au soin des dieux.

A toi, sous des cieus moins moroses,
D'autres chansons par les chemins,
D'autres danses parmi les roses,
Et d'autres lèvres sur tes mains.

Ainsi soit-il ! Moi je demande
Aux ténèbres leur réconfort,
Car les seuls baisers que j'attende
Sont ceux, maternels, de la Mort.

N'ayant plus d'espoir qu'en les songes
Qui font oublier, sans retour,
Tous les masques et les mensonges
Dont se leurre le pauvre amour,

Je sentirai sur moi descendre
L'ombre où nulle lampe ne luit,
Sans crainte ni désir d'entendre,
O toi, ton appel dans la nuit.

Car je sais que veille à ma porte
L'ange qui n'aime ni ne hait,
Celui dont la mémoire est morte
Et qui, les yeux vides, se tait.

STUART MERRILL.

M. STUART MERRILL, né à Hampstead, près de New-York, a été et continue d'être, par ses œuvres et par son action personnelle, mêlé au mouvement symboliste et aussi au mouvement social de 1884 à 1900. « Depuis, dit l'excellent recueil *Poètes d'aujourd'hui* de MM. Van Bever et Paul Léautaud, M. Stuart Merrill s'est un peu retiré à l'écart. Sa vie intime traversée d'un grand chagrin, il semble que son art en ait reçu une heureuse influence. Que l'on compare les derniers poèmes... à ceux qui les précèdent. Il y a là toute la différence d'un homme qui peut et qui sent vraiment à celui qui n'était — si brillant qu'il fût — qu'un décorateur de sentiments un peu artificiels. »

C'est un de ces poèmes vibrant d'une si vive émotion que nous donnons ci-dessus.

A UNE AME

Grande âme que dévore une ardeur éternelle,
Le même javelot céleste m'a touché,
Et je sens naître en moi le feu qui vous rend belle,
Du véritable Eros véritable Psyché.

Quand vous m'avez parlé, de cette voix meurtrie
Où vibraient la souffrance et l'extase à la fois,
Le deuil d'être exilé de la même patrie
A frémi dans mon cœur comme dans votre voix.

J'ai lu dans vos regards la brûlante pensée,
Qu'excepté le retour au Pays, tout est vain :
Puis vous vous êtes tue, âme deux fois blessée,
Par l'ennui de la terre et par l'amour divin.

Parlons, parlons encor du martyr ineffable
Où votre amitié chaste est mon unique appui,
Jusqu'à l'heure où, l'Amour ayant dressé la table,
Nous pourrons aller boire et manger avec Lui.

Nous saignons tous les deux : mêlons le sang qui coule
De nos fronts douloureux et de nos cœurs navrés ;
Montrons-nous, loin des yeux de la cruelle foule,
Le dard mystérieux qui nous a déchirés.

Mais vous, que le Vainqueur terrassa la première,
Pour qu'un jour, par la Mort, au seuil de notre Roi,
J'arrive comme vous, chère âme de lumière,
Eclairez le chemin, en montant devant moi.

(*Poèmes.*)

LOUIS LE CARDONNEL.

Mercur de France, édit.

Après avoir erré des petits cénacles du Quartier Latin au Chat Noir, d'une première inclination mystique vers de nouvelles équipées littéraires, LOUIS LE CARDONNEL, devenu prêtre, vivant avec exaltation la vie douce de Saint-François à Assise même, ou à Rome, a donné au mysticisme tout son lyrisme. Ce beau poème est, assurément, dans son cœur, vibrant du seul amour divin, mais, ce n'est pas blasphémer, que de noter discrètement et respectueusement ici la fraternité entre l'amour terrestre et l'amour sacré qui constitue parfois une sorte de dilection suprême.

MÉLANCOLIES PASSIONNÉES

(XXVI)

Souvent, le front posé sur tes genoux, je pleure,
Plus faible que ton cœur amoureux, faible femme,
Et ma main qui frémit en recevant tes larmes
Se dérobe aux baisers de feu dont tu l'effleures.

« Mais, dis-tu, cher petit enfant, tu m'inquiètes ;
J'ai peur obscurément de cette peine étrange :
Quel incurable rêve ignoré des amantes
L'Infini met-il donc au cœur de ces poètes ? »

Il ne faut plus parler, ma bien-aimée. Ah ! laisse...
La douceur de tes doigts à mes tempes me blesse.
Sache qu'il est ainsi d'immenses nuits d'étoiles

Où j'implore, malgré mon cœur, que tu t'éloignes,
Où ta voix, tes serments, ta bouche et ta chair nue
Ne font qu'approfondir ma détresse inconnue.

(XXXV)

Parfois, sur les confins du sommeil qui s'achève,
A l'heure où l'âme est triste et flotte au bas du rêve,

Un souvenir d'amour nous étreint à la gorge,
Vivant et si profond qu'on en voudrait mourir.
Le cœur, rempli de pleurs voluptueux, déborde ;
On mord en sanglotant les draps ; la chair sans force
Se fond dans la langueur exquise de souffrir :
« Mon enfant, mon enfant d'autrefois, mon enfant !
D'où reviens-tu vers notre lit, ma bien-aimée ?
Sèche à ma bouche en feu tes paupières mouillées
Et referme tes bras sur mon corps doucement.
O ma maîtresse, enfin, te voilà revenue,
Tendre comme aux beaux jours de notre amour, et nue.
Mêle sans me parler tes larmes à mes larmes
Et que leur chaude pluie entre en nous jusqu'à l'âme.
Que faisais-tu sans moi, si loin ? as-tu souffert,
Prié, passé les mers, hélas ! peut-être aimé ?
Mais qu'importe ! au bon pain il faut le sel amer ;
Ton cœur bat sur mon cœur et nos bras sont fermés,
Et ton émoi me fait revivre ma jeunesse.
Mon enfant, mon enfant, ô maîtresse, maîtresse ! »

L'âme ainsi se souvient et chuchote en rêvant
Comme un arbre agité murmure sous le vent.

Or l'aube a moissonné les étoiles, le jour
Déjà contre la vitre étend ses ailes grises
Et dans son lit le solitaire obscur et triste
Pleure encore sur le vain fantôme de l'amour.
O rêveur, tu dormis trop longtemps, lève-toi !
Range ta lampe éteinte et rouvre la fenêtre,

Que le vent du matin te baigne et te pénètre
Avec l'arome jeune et vierge du sol. Vois,
L'Orient au-dessus des collines s'allume ;
Le firmament doré s'emplit comme une coupe
Où la lumière à flots ruissellerait. Ecoute
Le métal des marteaux tinter sur les enclumes,
Les cloches bourdonner dans leurs ruches de pierre,
Et le peuple rouler son fleuve de rumeurs.
Noblement, sous le dais sonore des prières,
La probe humanité retourne à son labeur,
Et la chair du divin Artisan se consomme.
Descends parmi la foule en marche, apprends des hommes
Qu'on peut vivre chargé d'amour et de douleur,
Toi qui, subtilisant l'art viril en malade,
Secret orfèvre, autour d'un esprit sombre, enlaces
Les magiques anneaux de cristal des syllabes.

Ah ! lève-toi, Lazare, et romps tes bandelettes !
Que, miroirs élargis, tes prunelles reflètent,
Pour faire au fond des cœurs chanter le sang plus fort,
Le funèbre soleil du royaume des morts ;
Et, comme un enfant nu trempé dans une eau vive,
Avec un grand frisson plonge-toi dans la vie.

(*Le Cœur solitaire.*)

CHARLES GUÉRIN.

Mercur de France, édit.

CHARLES GUÉRIN (1873-1907) est mort au moment où sa notoriété allait se muer en gloire. Peut-être son dernier recueil *l'Homme intérieur*, où la pensée l'emporte sur le sentiment,

fut-il moins aimé que les précédents. Ceux-ci avaient révélé une âme des plus nobles, des plus vibrantes, une âme si avide d'infini et de douceur, qu'après avoir délicieusement chanté aux souffles de la vie, elle cherchait le repos dans la mysticité. C'est une sensibilité des plus contemporaines, toujours prête à souffrir, même de l'impalpable, qui caractérise sa poésie et surtout ses poèmes d'amour. La Femme lui apparaît comme une consolatrice, et cependant l'âme reste inassouvie. Aussi le poète inguérissable supplie-t-il :

*Que me font les soleils à venir, que me font
L'amour et l'or et la jeunesse et le génie!...
Laissez-moi m'endormir d'un doux sommeil, d'un long
Sommeil, avec des mains de femme sur mon front :
Ah! fermez la fenêtre ouverte sur la vie!*

La destinée devait bientôt accorder à ce cœur blessé la guérison suprême.

Du moins avait-il pu s'écrier un jour :

*C'est donc toi, mon désir, ma vierge, ô bien-aimée!
Faible comme une lampe à demi consumée
Et contenant ton sein gonflé de volupté,
Tu viens enfin remplir ta place à mon côté.
Tu laisses défaillir ton front sur mon épaule,
Tu cèdes sous ma main comme un rameau de saule,
Ton silence m'enivre et tes yeux sont si beaux,
Si tendres que mon cœur se répand en sanglots.
Toi vers qui je criais du fond de ma détresse,
Sœur, fiancée, amie, ange, épouse, maîtresse,
C'est toi-même, c'est toi qui songes dans mes bras!*

CEUX QUI SE SONT AIMÉS SE RETROUVENT

Les adieux éternels sont faux et périssables...
Ceux qui se sont aimés ne se séparent pas,
Et s'ils suivent de loin un destin dissemblable
Ils se retrouveront lorsque leur jour viendra...

Ils ont fait de leurs mains une chaîne puissante,
Invisible et subtile et qu'on ne peut briser,
Et, quel que soit le cours de leur vie apparente,
Ils penseront toujours à leurs anciens baisers.

D'abord ils se sont fui pour calmer la blessure,
Contre une autre poitrine ils se sont reposés ;
Ils ont cru peu à peu que les pleurs des ruptures
S'étaient dans leurs yeux clairs à jamais desséchés...

A leur insu, pourtant, un souvenir les guide,
La forme des cheveux, la robe qu'on aimait,
Un geste d'abandon, une parole triste,
Et c'est comme un flambeau qui ne s'éteint jamais.

Et tôt ou tard, ils se retrouvent face à face,
Changés et différents, hostiles quelquefois,
Et sur leurs traits vieilliss cherchent avec angoisse
Les restes effacés de l'amour d'autrefois.

(*Les Lèvres et le Secret.*)

Fasquelle, édit.

MAURICE MAGRE.

CONSOLATION

Ne vous plaignez pas trop d'avoir un cœur très sombre,
Vos yeux seront plus beaux quand vous aurez pleuré.
Il naîtra de vos pleurs, il va croître à votre ombre
Quelque lys inconnu qu'on n'a pas respiré.

Ne vous plaignez pas trop d'avoir été crédule
Et d'avoir cru sans fin ce qui ne vit qu'un jour,
Car vous comprendrez mieux le grave crépuscule
Qui saigne comme un cœur qu'a déchiré l'amour.

Ne vous plaignez pas trop de la douleur divine ;
Ceux-là qui sont heureux n'ont pas bien écouté
Le battement sacré dont s'enfle leur poitrine ;
Ceux-là qui sont heureux, ils n'ont pas existé !

Ne vous plaignez pas trop de cette amère étude,
Vous contemplez mieux ce qui passe et se perd...
Et vous saurez enfin, sœur de la solitude,
Goûter le soir qui meurt dans un jardin désert.

GÉRARD D'HOUILLE.

On sait que GÉRARD D'HOUILLE est le pseudonyme de M^{me} Henri de Régnier, née Marie-Antoinette de Hérédia. Outre des romans *l'Inconstante*, *le Temps d'aimer*, etc., M^{me} Henri de Régnier a publié dans diverses grandes revues quelques poèmes d'un charme exquis, d'une allure curieuse où le modernisme se mêle à des souvenirs d'archaïsme, mais avant tout d'une grande sincérité d'inspiration. Il est curieux de rapprocher cette *Consolation* si hautaine de celle qui suit.

LA CONSOLATION

Je t'apporte en pleurant mon âme de ce soir :
On l'a blessée ! On l'a blessée !
Toi qui m'aimes, berce-moi contre toi,
Berce-moi, peureuse et tassée,
Et sur ta large épaule où je me sens si bien,
Garde-moi sans me dire rien.

Il fait bon contre toi quand je souffre... Ah ! qu'importe
Que je souffre ! Ou plutôt tant mieux ! Ta douce et forte
Et si chaude poitrine en est meilleure encore,
Car voici qu'alanguie et toute morte
De tendresse mon âme amère s'y endort
Comme un petit enfant sur le bras qui le porte.

(*Horizons.*)

Fasquelle, édit.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

La poésie de M^{me} MARDRUS est d'une constante sensualité, sensualité de tous les sens, que le moindre spectacle, le moindre événement affecte et qui trouve matière à inspiration dans les plus quelconques objets. Les plus petits phénomènes naturels l'impressionnent assez pour susciter en elle quelques strophes sans ampleur peut-être, mais vibrantes néanmoins. M^{me} Lucie Delarue-Mardrus n'a pas proprement chanté l'amour mais plutôt et passagèrement les mille et fugitifs frissons qu'il suscite. Cette petite pièce *la Consolation* fixe, mieux qu'aucune autre, la passivité de cette nature féminine qui se conduit dans la vie et dans la poésie avec des gestes d'animal précieux et parfaitement inconscient.

ÉLOGE DE L'AMOUR

Certains m'ont dit : « Nous avons fait de grands voyages
« Pour oublier l'amour qui pesait à nos yeux,
« Nous avons supplié les forêts et les plages
« Et la face légère et changeante des cieux.

« Nous avons fait parler les livres et les sages,
« Nous avons demandé l'apaisement aux dieux,
« Cherché d'autres désirs parmi d'autres rivages
« Et bu le vin du soir dans des pays d'adieux... »

Mais moi je leur ai dit : « Votre vouloir m'étonne,
Eh ! quoi, vous n'aimez pas avant tout votre amour?...
Il est votre pain blanc et votre vin d'automne
Et l'éblouissement qui vous reste du jour.

Eh ! quoi, vous n'aimez pas celui qui vous enivre,
Qui vous fait affligés comme un ruisseau le soir,
Vous fait porter le poids de la douceur de vivre
Quand, dans l'odeur des nuits, vous allez vous asseoir ?

C'est lui dont les rayons, tout à coup, vous effleurent
Dans un nimbe d'aurore et de félicité,
C'est lui qui fait vos cœurs grands de tout ce qu'ils
[pleurent,
Vos yeux tendres de tout ce qu'ils ont regretté.

Pour vous, il rend si pur le contour des collines,
Il donne aux arbres noirs le son de la douleur,
Et la beauté, par lui, s'endort sur vos poitrines
Et l'austère idéal habite votre cœur.

Sans doute, il vous fait mal ; mais n'est-ce pas ses charmes
Que d'être triste, amer, volontaire et si fort...
Voudrais-je l'enlacer s'il n'avait pas des armes,
Saurais-je croire en lui s'il n'était pas la mort?...

C'est lui le plus haut bien des heures de la vie,
C'est lui l'éclair qui rit tout à coup, long et bleu,
Ah ! c'est lui dont l'ardeur, à jamais, est suivie
Par les roses, le sang, le désir et le feu...

Parfois, j'ai du courroux, je l'accuse, je crie ;
Mais n'est-il pas, alors, plus encor adoré?...
Et quand le calme vient, humble, souple, attendrie,
Je vais lui demander pardon d'avoir pleuré.

Je vais lui demander d'être encore farouche,
De me blesser de tous ses doigts voluptueux,
De me faire crier en me baisant la bouche,
De me faire gémir en touchant mes cheveux. »

Je dis : « Je te dois tant, Amour poignant et tendre !...
Oh ! te rappelles-tu, mon amour fraternel,
Quand je vais dans les bois te porter, te suspendre
Ou, pâle, te verser devant l'art éternel?...

Je te jette, le soir, aux bras de la musique
Quand elle roule au fond de son fleuve inconnu,
Je te fais palpiter dans la chair pathétique
De quelque dieu de marbre ivre, splendide et nu.

Je te voue au poème infini de mon rêve,
Je ne sais rien chérir sans vouloir t'y mêler,
Je t'ai chanté, sur la montagne, sur la grève
Et partout où j'ai vu quelque ciel étoilé.

Je te dois tant, je te dois tout, Amour, en somme,
Le vin que tu m'offris me fit l'esprit si sûr
Que je n'ai plus rien craint ni de Dieu ni de l'homme
Et que j'ai vu la mort ainsi qu'un port d'azur.

Oh ! tu renouvelas entièrement mon âme,
Mes doigts devinrent clairs de porter la bonté,
Et j'eus enfin, par toi, l'air profond d'être femme
Et la plainte que met aux lèvres la beauté.

Cher Amour, je te loue à cause de mes peines,
Car, par toi, j'ai le front bien noble et bien amer,
Je fais chanter ta grâce aux gouttes des fontaines,
Je fais chanter ta force aux vagues de la mer.

Et je te loue, ô toi, le messenger étrange,
Toi qui conquiers les cœurs par le glaive et le feu,
Je t'aime d'être, Amour, juste comme un archange
Et d'être la colombe et le dragon de Dieu.

Tu m'as dit que la fleur t'appelle pour éclore,
Que tu répands dans l'air ses odorants aveux,
Et que lorsque, la nuit, une vierge t'implore
Tu te voiles, ô Pur, pour baiser ses cheveux.

Sur le monde s'épand ton âme de lumière,
O toi le tout puissant, le beau, l'Emmanuel,
Tu fus le premier jour et la rose première,
Tu fus l'immense vent qui déplia le ciel.

De ton côté, la vie ainsi qu'un fleuve coule,
Sur l'axe du soleil tu mets tes ailes d'or,
Lourde de firmament, la mer, à tes pieds, roule,
Toi qu'on voit toujours droit au-dessus de la mort.

Ah ! je te loue, Amour, toi, le vrai, toi, l'unique,
Je te rends témoignage, ô roi de ma douleur,
Avec mes pleurs versés et ma blanche tunique,
La rose de ma tempe et le poids de mon cœur. »

(*L'Instant Eternel.*)

HÉLÈNE PICARD.

Sansot, édit.

Poésie un peu nombreuse et souvent trop larmoyante, mais non dénuée d'éloquence et d'abondance sentimentale, la poésie amoureuse de M^{me} HÉLÈNE PICARD, toulousaine, mariée à un conseiller de préfecture de l'Ardèche, est un excellent exemple de ce « néo-romantisme féminin » si fortement démasqué par M. Charles Maurras dans *l'Avenir de l'Intelligence* (Fontemoing, édit.)

DÉDIÉ A SES YEUX

Comme les yeux de ceux que nous aimons sont beaux!...
Nous les voyons bien mieux, encore, dans l'absence,
Ils s'entr'ouvrent, si doux, au milieu du silence,
Ils semblent contenir plus de ciel que les eaux...
Comme les yeux de ceux que nous aimons sont beaux!...

Parfois, nous les voyons chargés de longue peine,
Nous voudrions les baiser au milieu de leurs pleurs...
Nous voudrions savourer le goût de leurs douleurs,
Qu'ils sont vrais de porter tant de tristesse humaine!
Nous voudrions les baiser au milieu de leurs pleurs...

Et si l'on ne doit pas les revoir sur la terre,
Ces beaux grands yeux vivants, pour souffrir en repos,
On aime mieux, alors, les imaginer clos,
Fermés sur de la mort, fermés sur du mystère...
Comme les yeux de ceux que nous aimons sont beaux!...

(*L'Instant Éternel.*)

Sansot, édit.

HÉLÈNE PICARD.

A CÉCILE

Il fallait me crier : Etes-vous bien sincère ?
Vous, si triste, parler si souvent de bonheur !...
Mon pauvre ami, j'ai déjà mal au fond du cœur
Et je voudrais crier, mais ma gorge se serre.

Tu n'as rien dit. La vie éloigne. J'ai passé.
Le miel a lentement dégoutté de la cire.
Puis, un matin d'automne, on est venu te dire :
Celui qui vous aimait, ma sœur, s'est fiancé.

Le grand froid de la mort a glacé ta poitrine,
Et tout le soir tes yeux ont regardé sans voir
La fontaine couler, le puits devenir noir
Et les pins craquelés ruisseler de résine.

Hélas ! j'étais tout faible encore et tout enfant.
Tu connaissais ce cœur qui penche et se confie,
Le plus faible de ceux qu'aux abords de la vie,
On prend contre son cœur, soi-même, et qu'on défend.

Pourquoi n'as-tu rien dit ? O destin qui dénoue
Les plus doux liens, les liens les plus harmonieux !
Il te reste, ma sœur, le chagrin de mes yeux,
Il me reste, ma sœur, la pâleur de ta joue.

Ce soir où, dans le fleuve aérien du vent,
Les grains ailés des pins s'en vont à la dérive,
Comme te voici loin, ô tristesse pensive !
Celui qui t'adorait te perdait en rêvant.

(*La Maison des Glycines.*)

EMILE DESPAX.

Mercur de France, édit.

Ce poème, et celui de M. Charles Derennes qui suit, contribuent à former cette notion nouvelle de l'amour, où, — celui-ci diminué d'importance, dénué de tout fatalisme, — une tendresse sans violence, une systématique nonchalance sentimentale et même des préoccupations supérieures l'emportent sur la passion.

ÉLÉGIE

Ce que j'aimais le mieux en elle, ce n'était
Ni le parfum léger de ses longs cheveux d'ambre,
Ni son rire, oiseau d'or en cage dans la chambre,
Ni ses baisers au goût de figues et de lait,

Ni sa tendresse un peu puérile et sournoise,
Ni toute sa chair tiède et frêle comme un nid,
Ni ses yeux qui tremblaient sous mes caresses, ni
Ses seins menus avec leurs pointes de framboise,

Vous savez bien, mon cœur, que son rire, ses yeux,
Ses cheveux blonds, ses seins, sa grâce et sa faiblesse
N'étaient pour vous que les moyens délicieux
De vous faire chérir votre propre tendresse.

Vous vouliez longuement et paresseusement
Vous bercer de douceur sans jamais être dupe,
A la façon d'un chat paresseux et gourmand
Qui ronronne et qui dort dans les plis d'une jupe.

Et certe, il faisait bon au fond de cet amour.
Les heures y coulaient, odorantes et douces.
C'était comme si l'on se fût, au chaud du jour,
Roulé longtemps, tout nu, dans la fraîcheur des mousses.

Je me souviens. Je la revois dans le soir bleu
Souriante et mordant les pétales de roses.
Elle disait : « Je crois que tu m'aimes un peu. »
Et puis elle passa comme les autres choses...

(*L'Enivrante Angoisse.*)

CHARLES DERENNES.

Ollendorf, édit.

Ce dernier vers, — pirouette qui marque une rare liberté de cœur, — correspond, particulièrement, à ce que nous disions tout à l'heure. Il est curieux et suggestif de comparer cette *Elégie* à celles de Samain ou aux poèmes de Verlaine. Quelle distance, quelle libération, quel équilibre !

MM. EMILE DESPAX et CHARLES DERENNES sont de jeunes poètes, nés le premier à Dax, le second à Villeneuve-sur-Lot.

VEILLÉE

Un frisson clair de jupe, un bruit de porte close,
Des pas dont l'écho bref décline dans le soir,
Du silence... J'écoute et puis je viens m'asseoir
Près de la cheminée où, moins vif, le feu cause.

Tout me parle de vous ici : l'abat-jour rose
Que vos doigts ont fleuri, du thé sur le dressoir,
Un livre et ce parfum étrange d'iris noir
Qui flotte et lentement sur mes lèvres se pose.

Tout départ est un deuil, je le savais, pourtant
Vous êtes déjà loin que mon cœur vous entend
Toujours, que je vous vois sur cette chaise — O joie! —

Les yeux fermés, heureux, songeant aux lendemains
Où vous viendrez, je joue avec vos gants de soie...
Et vos gants oubliés ce sont encor vos mains.

LUCIEN BAZIN.

(Les Voix du Large.)

VOEU SUPRÊME

Lorsque je dormirai dans les bras de la Terre
Je voudrais, par un soir d'octobre triste et beau,
Qu'une femme, aux grands yeux alourdis de mystère,
Viennne incliner son front pensif sur mon tombeau.

Sa robe ondulerait sur ses pieds lents, parmi
Les feuilles que l'Automne arrache au front des arbres
Et songeant au Poète à jamais endormi,
Elle viendrait s'asseoir et rêver sur le marbre.

Sous l'herbe, sous la mousse et les rameaux de lierre
Son doigt épellerait mon nom que, sur la pierre,
Les sables et la pluie aurait presque effacé.

Par le soleil mourant de pourpre couronnée,
Elle mettrait, jalouse un peu de mon Passé,
Un long baiser d'amour sur la pierre étonnée.

PIERRE VIERGE.

(Publié par "Les Entretiens Idéalistes".)

Ce sonnet offre un exemple typique de cette conception religieuse de l'amour qui, chez certains esprits passionnés mais altérés par le scepticisme ambiant, supplée à l'absence de la foi.

A L'AMOUR

Nautonnier de ma vie, Amour, maître des flots,
Un soir, tu t'es assis, pour toujours, à ma proue,
Et quels que soient les bords où ma barque se joue,
Rêves en fleurs, écueils cachés, rires, sanglots,
Fréquentés de l'orage ou chéris des zéphires,
J'ai foi dans ton étoile et dans ton fils, Vénus,
Pour diriger ma course en des cieux inconnus
Et me sauver toujours des vulgaires délires.
Mais je voudrais mourir ainsi qu'un bon marin
Sur mon vaisseau, vaincu par la vague et l'écume,
Sur une mer exempte, ô Thulé, de tes brumes,
Devant les golfes d'or du rivage latin.

Que sous le bleu tombeau de la mer bondissante
Je garde tes parfums, tes roses, Adonis,
Et les vents embaumés par tes myrtes, Cypris,
Le vol de tes ramiers aux ailes bienveillantes.
Et parfois quand Phœbus plongera dans la mer,
— Sa pourpre rappelant tes vins purs, ô Sicile —
Que j'entende là-bas sur la grève des îles
Des éphèbes chanter sous les lauriers amers,
Et que je voie encor reluire entre les branches,
Nymphes des soirs d'Hellas, votre nudité blanche !

(*Les Roses latines.*)

Sansot, édit.

ERNEST GAUBERT.

L'appareil mythologique et le décor antique jouent dans l'imagination et dans l'expression de l'amour un rôle considérable, bien souvent destructeur de toute sincérité. Ce petit poème, de forme pure, est un parfait témoignage de cette manière traditionnelle.

LE CHANT DES BLÉS

« Oui, m'as-tu dit, je sens que mon âme trop lourde
Ne peut trouver qu'en toi, doux maître, son soutien.
Le monde est si profond, la nature est si sourde :
Que mon cœur est heureux d'être semblable au tien !

Ah ! que mon corps couché contre ton cœur te donne
La tiède volupté nécessaire au bonheur...
Si je remplis tes yeux, que l'Esprit me pardonne,
Car je suis ton amante avant d'être ta sœur.

D'ailleurs, la vérité de la substance humaine
Dont tu veux déchirer le mystère, est en moi :
Je vis comme la mer, la montagne et la plaine.
Je suis la source ardente et pure ; abreuve-toi.

Je t'ai déjà livré mon âme tout entière,
Mais si ta vie a soif encor d'autre beauté,
Nous pourrons si tu veux, donner à la matière
La forme de ton rêve et de ta volonté.

Lorsque dans cette nuit d'angoisse prophétique,
Où sans savoir pourquoi je pleurais dans tes bras,
Tu m'as donné le nom de la Sibylle antique :
— « Delphique ? » — Tu m'as dit : « Plus tard, tu
[comprendras ».

O mon cœur, j'ai compris... Midi brûle. Les hommes
Dorment, près de la mer, sous les pins desséchés ;
Leur sommeil est peuplé de radieux fantômes,
Car tu chantes, berger, sur tes troupeaux couchés.

A la grande Unité, par le sang de mes veines,
Par les vents de l'Esprit qui frappent mes cheveux,
Tout mon être est lié ; les apparences vaines
Se transforment en moi selon que tu le veux.

Midi brûle à présent sur la ville endormie,
Je te berce en chantant entre mes bras, tu vois
Se nuancer le monde aux yeux de ton amie,
La matière est vivante en sortant de ma voix.

Sous mes cheveux défaits tu veux cacher ta tête :
Autour de nous, partout, le monde resplendit.
La moisson du Seigneur, ô moissonneur, est prête.
La faux d'or à la main, va. C'est le grand Midi.

Comme le grand Midi qui tombe sur la ville
Et dont nous devinons la splendeur sur les champs,
Mon amour descendra sur ton esprit tranquille.
L'amour et le soleil sont l'âme de tes champs.

Les hommes affamés qui te veulent pour Maître
Autour de ta maison rôdent, le cœur troublé...
La faux d'or à la main, tu n'auras qu'à paraître.
Ah ! regarde : au soleil, comme il est beau, ton blé ! »

Ainsi tout un long jour, en me berçant contre elle,
Chante, voluptueuse et sage, tour à tour,
La Terre où bat ton cœur, Delphique universelle...
— Je faucherai les blés de sagesse et d'amour.

(*Les Chants Séculaires.*)

JOACHIM GASQUET.

Ollendorf, édit.

C'est l'idée méditerranéenne d'ordre et d'harmonie qui domine toute l'œuvre lyrique de M. JOACHIM GASQUET, ce poète qui préfère sa campagne provençale au tumulte parisien.

L'amour dans sa poésie est soumis aux lois supérieures de la sagesse. Il lui retire ses attributs de passion malade, de vices et de complexités nerveuses pour le soumettre, — puissant et profond, mais docile et comme accru en majesté par cette discipline, — à une conception harmonieuse et pure de la vie. Ainsi l'amour retrouve sa fonction non plus absolue mais équilibrée, non plus déprimante mais vivificatrice de toutes les autres énergies.



TABLE

	PAGES
L'AMOUR DANS LA POÉSIE FRANÇAISE.	5

1^{re} PÉRIODE

Virelai (EUSTACHE DESCHAMPS). — <i>Suis-je, suis-je, suis-je belle?</i>	53
Ballade (CHRISTINE DE PISAN). — <i>Seulete suy et seulete vueil estre</i>	56
Ballade (CHRISTINE DE PISAN). — <i>Se j'ay le cuer dolent je n'en puis mais</i>	58
Rondeau (CHARLES D'ORLÉANS). — <i>Dieu qu'il la fait bon regarder</i>	60
Sonnet (CLÉMENT MAROT). — <i>Des plus beaux yeux et du plus clair visage</i>	62
Stances (TABOUROT). — <i>Il n'est rien si puissant que l'Amour et la Mort</i>	63

2^e PÉRIODE

Sonnet (LOUIZE LABBÉ). — <i>Depuis qu'Amour cruel empoisonna</i>	67
Sonnet (LOUIZE LABBÉ). — <i>Tant que mes yeux pourront larmes espandre</i>	67
Sonnet (LOUIZE LABBÉ). — <i>Baise m'encor, rebaise moy et baise</i>	68
Sonnet (OLIVIER DE MAGNY). — <i>Je trouve en vous toutes beautez, ma Dame</i>	70
Sonnet (OLIVIER DE MAGNY). — <i>Quel feu divin s'alume en ma poitrine?</i>	71
Sonnet (ESTIENNE DE LA BOÉTIE). — <i>L'un chante les amours de la trop belle Hélène</i>	72

Sonnet pour Marie (RONSARD). — <i>Comme on void sur la branche au mois de may la rose</i>	73
Sonnet pour Hélène (RONSARD). — <i>Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle</i>	74
Ode (RONSARD). — <i>Mignonne, allons voir si la rose</i>	75
Ode (RONSARD). — <i>Le petit enfant Amour</i>	76
Bayser (DU BELLAY). — <i>Sus, ma petite Columbelle</i>	78
Sonnet de l'Idée (DU BELLAY). — <i>Si nostre vie est moins qu'une journée.</i>	80
Dans un Bouquet (REMY BELLEAU). — <i>Ce bouquet de menu fleurage</i>	81
Chanson (REMY BELLEAU). — <i>Douce et belle bouchelette.</i>	82
Le Blason de la Marguerite (JEAN DE LA TAILLE). — <i>En april où naquit l'Amour</i>	85
Stances (AGRIPPA D'AUBIGNÉ). — <i>O vous pleins de pitié, plaignez, pleurez ma perte</i>	87
Invective à Impatience d'amour (AGRIPPA D'AUBIGNÉ). — <i>Astres paresseux, dormez-vous?</i>	89
Sonnet (AGRIPPA D'AUBIGNÉ). — <i>Suzanne m'escoutoit sou- pirer pour Diane</i>	91
Idillie (VAUQUELIN DE LA FRESNAYE). — <i>Pasteurs, voici la fonteinette</i>	93
Élégie zélotypique (MATHURIN RÉGNIER). — <i>Aymant comme j'aymois, que ne devais-je craindre?</i>	95
La Belle Vieille (MAYNARD). — <i>Cloris que dans mon temps j'ai si longtemps servie.</i>	98

3^e PÉRIODE

Stances (VOITURE). — <i>Ce soir, que vous ayant seulette rencontrée</i>	105
Sonnet d'Uranie (VOITURE). — <i>Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie.</i>	108
Sonnet de Job (BENSERADE). — <i>Job, de mille tourments atteint.</i>	110
Stances (CORNEILLE). — <i>Marquise, si mon visage</i>	111
Sonnet (CORNEILLE). — <i>Usez moins avec moi du droit de tout charmer.</i>	113

- Sonnet de Mélite** (CORNEILLE). — *Après l'œil de Mélite, il n'est rien d'admirable* 114
- Les deux Pigeons** (LA FONTAINE). — *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre* 115

4^e PÉRIODE

- Stances** (VOLTAIRE). — *Si vous voulez que j'aime encore*. 121
- Le Lendemain** (PARNY). — *Tu l'as connu, ma chère Éléonore*. 123
- La Romance de Chérubin** (BEAUMARCHAIS). — *Mon coursier hors d'haleine* 125
- Lydé** (A. CHÉNIER). — « *Mon visage est flétri des regards du soleil*. 128

5^e PÉRIODE

- La Chute des feuilles** (H. MILLEVOYE). — *De la dépouille de nos bois* 135
- Le Lac** (LAMARTINE). — *Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages* 137
- Le Coquillage** (LAMARTINE). — *Quand tes beaux pieds distraits errent, ô jeune fille*. 141
- Adieu à Graziella** (LAMARTINE). — *Adieu! mot qu'une larme humecte sur la lèvre*. 143
- La Colère de Samson** (A. DE VIGNY). — *Le désert est muet, la tente est solitaire*. 144
- La Maison du Berger**, fragments (A. DE VIGNY). — *Si ton cœur gémissant du poids de notre vie* 151
- Premier désir** (CH. DOVALLE). — *Une femme!!! Jamais une bouche de femme* 158
- Bien perdu** (AMÉDÉE POMMIER). — *Entre quinze et vingt ans, le cœur tout neuf qui sort* 160
- Tristesse d'Olympio** (V. HUGO). — *Les champs n'étaient point noirs, les cieux n'étaient pas mornes* 162
- La Nuit d'Été** (V. HUGO). — *Hier, la nuit d'été qui nous prêtait ses voiles* 170

Puisque j'ai mis ma lèvre (V. HUGO). — <i>Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine</i>	173
La Nuit d'Octobre (A. DE MUSSET). — <i>Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve</i>	175
Chanson (A. DE MUSSET). — <i>J'ai dit à mon cœur, à mon faible cœur</i>	189
Souvenir (A. DE MUSSET). — <i>J'espérais bien pleurer, mais je croyais souffrir</i>	190
Adieu Suzon (A. DE MUSSET). — <i>Adieu, Suzon, ma rose blonde.</i>	198
Bonjour, Suzon (A. DE MUSSET). — <i>Bonjour, Suzon, ma fleur des bois!</i>	201
A George Sand (A. DE MUSSET). — <i>Te voilà revenu dans mes nuits étoilées</i>	202
Souvenir (M ^{me} DESBORDES-VALMORE). — <i>Quand il pâlit un soir, et que sa voix tremblante</i>	206
L'Attente (M ^{me} DESBORDES-VALMORE). — <i>Il m'aima. C'est alors que sa voix adorée</i>	207
Les Roses de Saadi (M ^{me} DESBORDES-VALMORE). — <i>J'ai voulu ce matin te rapporter des roses</i>	209
Sonnet (F. ARVERS). — <i>Mon âme a son secret, ma vie a son mystère</i>	211
Sonnet (THÉOPHILE GAUTIER). — <i>Lorsque je vous dépeins cet amour sans mélange</i>	212

6^e PÉRIODE

La Mort des Amants (CH. BAUDELAIRE). — <i>Nous aurons des lits pleins d'odeurs légères</i>	215
L'Invitation au Voyage (CH. BAUDELAIRE). — <i>Mon enfant, ma sœur</i>	217
Sonnet (CH. BAUDELAIRE). — <i>Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire</i>	219
Les Bijoux (CH. BAUDELAIRE). — <i>La très chère était nue, et connaissant mon cœur</i>	220
Femmes damnées (CH. BAUDELAIRE). — <i>A la pâle clarté des lampes languissantes</i>	222
L'Amour et la Mort (M ^{me} ACKERMANN). — <i>Fragments (Voir Essai, p. 30).</i>	

A une femme (LOUIS BOUILHET). — <i>Quoi tu raillais vraiment, quand tu disais : « Je t'aime »</i> (Voir Essai, p. 34).	
Nocturne (CHARLES CROS). — <i>Bois frissonnants, ciel étoilé.</i>	227
L'Illusion suprême (LECONTE DE L'ISLE). — <i>Fragments</i> (Voir Essai, p. 36).	
Où vont-ils? (SULLY-PRUDHOMME). — <i>Ceux qui sont morts d'amour ne montent pas au ciel</i> (Voir Essai, p. 39).	
Conseil (SULLY-PRUDHOMME). — <i>Fragments</i> (Voir Essai, p. 40).	
Intimité (FRANÇOIS COPPÉE). — <i>Elle viendra ce soir, elle me l'a promis</i> (Voir Essai, p. 42).	
Vieux brouillon de lettre (F. COPPÉE). — <i>Adieu! J'ai peur d'aimer. Quittons-nous ce soir même</i> (Voir Essai, p. 43).	
Mon rêve familial (PAUL VERLAINE). — <i>Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant.</i>	230
L'Heure exquise (PAUL VERLAINE). — <i>La lune blanche.</i>	232
Green (PAUL VERLAINE). — <i>Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches.</i>	233
Tendresses perdues (ARMAND SILVESTRE). — <i>Nulle autre n'a connu comment je puis aimer.</i>	234
Le Bon Souvenir (JEAN RICHEPIN). — <i>Je n'oublierai jamais ton premier mot d'amour.</i>	235
Antinoüs (JEAN LORRAIN). — <i>Les flots glacés du Nil ont gardé ta mémoire.</i>	238
Soir d'Italie (PAUL MARIÉTON). — <i>Par un soir d'avril, à Pise la Morte.</i>	239
Élégie (ALBERT SAMAIN). — <i>Quand la nuit verse sa tristesse au firmament.</i>	241
Odelette (HENRI DE RÉGNIER). — <i>Un petit roseau m'a suffi.</i>	244
Odelette (HENRI DE RÉGNIER). — <i>Si j'ai parlé.</i>	246
Sonnet (EDMOND ROSTAND). — <i>Je suis très loin de vous, très loin, ma chère Aimée.</i>	247
Amours rouges (EMILE VERHAEREN). — <i>Et qu'importent les mots méchants et les parloles.</i>	248
Hymne antique (LAURENT TAILHADE). — <i>Aphrodité, Déesse immortelle, aux beaux rires.</i>	252
L'Apogée (PIERRE LOUÏS). — <i>Psyché, ma sœur, écoute immobile et frissonne.</i>	255

Écrit dans la tristesse (STUART MERRILL). — <i>La tempête tonne. Qu'importe</i>	257
A une âme (LOUIS LE CARDONNEL). — <i>Grande âme que dévore une ardeur éternelle</i>	259
La Chanson douce (FERNAND SÈVERIN). — <i>Fragment</i> (Voir Essai, p. 46).	
Mélancolies passionnées (CHARLES GUÉRIN). — <i>Souvent, le front posé sur tes genoux, je pleure</i>	261
Ceux qui se sont aimés (MAURICE MAGRE). — <i>Les adieux éternels sont faux et périssables</i>	265
Emotion (M ^{me} DE NOAILLES). — <i>Avoir depuis sa douce et lumineuse enfance</i> (Voir Essai, p. 47).	
Consolation (GÉRARD D'HOUVILLE). — <i>Ne vous plaignez pas trop d'avoir un cœur très sombre.</i>	266
La Consolation (LUCIE DELARUE-MARDRUS). — <i>Je t'apporte en pleurant mon âme de ce soir.</i>	267
Éloge de l'Amour (HÉLÈNE PICARD). — <i>Certains m'ont dit : « Nous avons fait de grands voyages.</i>	268
Dédié à ses yeux (HÉLÈNE PICARD). — <i>Comme les yeux de ceux que nous aimons sont beaux!</i>	272
A Cécile (ÉMILE DESPAX). — <i>Il fallait me crier : Êtes-vous bien sincère?</i>	273
Élégie (CHARLES DERENNES). — <i>Ce que j'aimais le mieux en elle, ce n'était.</i>	275
Veillée (LUCIEN BAZIN). — <i>Un frisson clair de jupe, un bruit de porte close</i>	277
Vœu suprême (PIERRE VIERGE). — <i>Lorsque je dormirai dans les bras de la terre.</i>	278
A l'Amour (ERNEST GAUBERT). — <i>Nautonnier de ma vie, Amour, maître des flots</i>	279
Le Chant des Blés (JOACHIM GASQUET). — <i>« Oui, m'as-tu dit, je sens que mon âme trop lourde</i>	280